



---

N<sup>o</sup> 10. — 20 Juillet 1823.

---

## ÉCLAIRS.

*Les sans-culottes et les sans-chemises. — L'échafaud de Charles I<sup>er</sup>. — La prison de Ferdinand VII. — Le peuple souverain libéralement mitraillé par Zayas. — Les meubles, la cuisine, la bibliothèque, la cave et l'écurie d'un libéral. — Les martyrs Vendéens et Bretons. — Le boxeur Wilson, le coureur Quiroga, le voltigeur Mina. — Le général Donadieu au Pont-du-Roi. — Les Cortès au pain et à l'eau.*

---

### DE L'INFLUENCE DE LA GUERRE D'ESPAGNE SUR LE MOUVEMENT DES OPINIONS POLITIQUES EN FRANCE.

De tous les événemens qui, depuis quelques années, occupent l'attention publique, aucun, sans doute, n'a agi d'une manière aussi puissante sur les opinions que la révolution espagnole. A peine eût-elle éclaté, que le libé-

ralisme et le royalisme fondèrent l'un et l'autre leur triomphe sur les conséquences de cette catastrophe. Dès lors, toutes les chances s'ouvrirent, et il ne s'agissait plus que de savoir au profit de qui le volcan, qui commençait à s'embraser, vomirait sa lave révolutionnaire.

La révolte de l'île de Léon produisit chez les libéraux un mouvement d'orgueil et de nouvelles espérances de domination. Après la restauration, toutes les grandes entreprises du parti, à compter depuis le désastre des cent jours jusqu'à la révolution de Naples, avaient complètement échoué. Si la révolte d'Espagne réussissait, on aurait pu dire que, malgré ses défaites, rien n'avait été perdu pour le libéralisme ; Madrid aurait été le point où toutes les forces se seraient concentrées, et le libéralisme aurait pu faire croire que, comme il arriva au peuple russe, le jour où il eût abandonné ses capitales était la veille de son triomphe.

Les libéraux, mal instruits des faits et jugeant les événements par leurs espérances, crurent que leur secte faisait de grands progrès en Espagne, parce qu'elle faisait beaucoup de bruit : c'était le fracas des ruines qui s'écroulaient.

Les rois de l'Europe attendaient : triste nécessité dans laquelle les révolutionnaires ont placé les rois ! Afin de secourir un peuple, il faut épier le moment où, pour achever son suicide, il se porte le dernier coup de poignard ! A l'époque où nous sommes, les principes et leurs exceptions sont pesés avec la plus rigoureuse exactitude : on oublie, hélas ! de peser les larmes des générations.

Dès lors les avantages du royalisme furent immenses : le parti libéral, obligé de dissimuler les faits accusateurs, se renfermait dans le développement de ses théories, sans égard à leur application plus ou moins fautive aux événements que chaque jour voyait éclore. La constitution des Cortès, parodie la plus absurde de celles qui jusque là

avaient été faites de la constitution anglaise, n'offrait pas même le vernis brillant dont l'erreur est obligée de se couvrir pour séduire : c'était un amas informe de démocratie, de théocratie et d'aristocratie. Mais qu'importait au fond au libéralisme ! il lui suffisait que le soc révolutionnaire eut mis à découvert le fruit des révolutions, pour qu'il pût le cueillir sans peine.

La révolution espagnole étant arrivée au point de ne plus reconnaître aucune théorie dans sa marche, de n'offrir le développement d'aucun système, elle ne fut plus qu'un fait pour les libéraux eux-mêmes ! Quand ils ne purent plus invoquer aucun principe, ils eurent recours à la pompe des mots pour cacher la disette des choses : ils proclamèrent : « Que la révolution faisait le tour du globe. » Quand on en fut à ce point, les souverains s'assemblèrent pour décider la question de la guerre. La France jouait, dans cette grande circonstance, le rôle le plus imposant : car c'était un procès où, par sa position, elle était tenue de prendre des conclusions principales ; les autres parties ne prenaient que des conclusions subsidiaires.

La question de la guerre ou de la paix étant simple et ne comportant aucune nuance, il arriva qu'il n'y eut plus en France que des libéraux et des royalistes purs. Mais il y avait cette différence entre les uns et les autres, que le libéralisme se trouva réduit à ses parties extrêmes. Tandis que toutes les nuances du royalisme donnèrent leur voix, toutes les fractions mixtes du libéralisme ni ne votèrent, ni ne protestèrent. Il serait difficile de faire voir ce qu'elles furent : il faudrait prouver avant qu'elles furent quelque chose. Où étaient alors les doctrinaires ? à peine étaient-ils dans l'histoire. Quel parti prirent dans cette lutte les partisans d'un ministre déchu (1), qui avait partagé le

---

(1) M. de Cazes.

corps du royalisme en deux , et qui pensait ainsi le faire vivre ! Où étaient toutes ces opinions ? Les procès verbaux de la chambre des députés n'en savent rien eux-mêmes .

Ce fut un malheur pour le libéralisme , que tout ce qui le formait eût été ainsi réduit à ses parties les plus simples : car ce qu'il y a de plus simple chez lui est presque toujours ce qu'il y a de plus absurde . Ce qui est le plus à craindre , ce n'est pas le crime dans sa nudité hideuse ; mais on peut étendre le voile des grâces devant la vue d'un abîme .

Le royalisme se montra alors dans toute sa force , car il se divisa en deux nuances bien distinctes , sans s'affaiblir . On était ostensiblement d'accord sur le but ; mais les uns soutenaient qu'on l'atteindrait plus vite par une action et une détermination promptes ; les autres enveloppaient leurs projets , moins francs peut-être , sous les apparences d'une prudence pleine de lenteur . Les événemens ont dit qui avait raison ; et certes , si , après avoir donné aux révolutionnaires d'Espagne tout le temps nécessaire pour se préparer à la guerre , ils ont néanmoins offert si peu de résistance , on doit croire que si on eût agi plus promptement , toute l'Espagne eût envoyé son adhésion à l'armée française , à Bayonne ; on eût fini la guerre avec le télégraphe et les courriers .

Ces nuances d'opinions furent exprimées par la distinction des *fanatiques* et des *politiques* . Mais l'expérience ayant bientôt prouvé que le fanatisme n'était dans cette occasion que le bon sens , qui , par inspiration , prévoit l'avenir , le sobriquet de *fanatiques* est tombé , par la raison qu'un mot burlesque ne peut pas servir long-temps à exprimer une pensée sérieuse et forte : les contre-sens ne durent pas .

Quoique les dénominations aient cessé , les nuances d'opinions royalistes ont continué à subsister . On a pu

croire que ceux qui s'étaient montrés si lents à entreprendre un événement se montreraient encore lents à l'achever. Plusieurs circonstances, qui sont beaucoup plus que des conjectures, ont éclairé sur leurs propres pensées les royalistes qui sont hors du ministère. Ce qui a fait naître les nuances, c'est que d'un côté il y a eu une impulsion de l'honneur national, tandis que de l'autre, il n'y avait qu'un calcul : et c'est ce qui arrivera inévitablement lorsque, dans une circonstance grave, ceux qui professent les mêmes principes se détermineront, les uns par la force de ces principes mêmes, les autres par des combinaisons ou personnelles ou financières. Le principe du mouvement politique d'un grand peuple ne doit pas être dans les caisses du trésor public.

S'il fallait maintenant énumérer les pertes et les gains que les opinions royalistes et libérales ont faits dans cette guerre, d'un côté je montrerais une fortune rapidement accrue, de l'autre une fortune rapidement tombée. Les principes du royalisme et du libéralisme se sont développés d'eux-mêmes. Ici, tout a commencé par la révolte; ensuite est venu ce qu'on peut appeler la jeunesse de l'anarchie : c'est le moment où l'usurpation s'organise à côté de la légitimité. Cette période de jeunesse fut, pour la révolution française, le début de l'assemblée constituante; pour l'orgie des cent jours, c'était l'entrée de Napoléon à Paris et l'appel de la chambre des représentans; pour la révolution espagnole, ce fut la convocation des cortès. Alors un parti triomphe, parce que l'autre n'a pas eu le temps de se former, et parce que les principes anarchiques n'ont point encore donné leur fruit. Ce printemps des révolutions ne dure pas; bientôt arrive la saison des tempêtes, jusqu'à ce qu'une révolution, s'usant d'elle-même, tombe dans l'histoire, couverte d'opprobre et d'ignominie.

Ici, tout ce qu'avait promis le libéralisme s'est démenti : il avait offert l'avenir à l'usurpation, et voilà que la légi-

timité s'empare de l'avenir : la souveraineté du peuple semble se réaliser un instant pour repousser cette souveraineté même. La religion, invoquée par la licence, refuse les autels qu'elle lui dresse ; et quoique persécutée, elle se tient debout auprès du trône désert.

Dire les pertes immenses que le libéralisme a faites, c'est raconter les conquêtes récentes de la royauté. Mais il faut l'avouer, la rage du parti révolutionnaire augmente avec ses revers et son désespoir. Quoiqu'il succombe par la force des choses et par la faiblesse inhérente à son principe, il peut subsister long-temps encore par l'espoir de la vengeance ; car l'homme a reçu le double pouvoir d'immortaliser à la fois et la haine et l'amour. Le génie du désordre est inépuisable ; et telle est notre faiblesse naturelle, que nous nous lassons plus vite de faire le bien que le mal. C. D\*\*\*.

---

*Parallèle, ou Rapprochement de situation entre Charles I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, Louis XVI, roi de France, et Ferdinand VII, roi d'Espagne (1).*

De tout temps, les procédés révolutionnaires ont été les mêmes. Pour arriver au régicide, il y a des degrés à observer : ce n'est que par des crimes en principes qu'on peut préparer ce crime en action. L'avilissement de la royauté précède toujours les attentats sur les rois.

Telle est l'idée qui domine l'ouvrage que nous annonçons. L'auteur a été frappé de la parité de situation où se trouvaient naguère le roi d'Espagne et les monarques Charles I<sup>er</sup> en Angleterre et Louis XVI en France. Les mêmes symptômes présageaient les mêmes dangers : des maladies analogues devaient avoir les mêmes résultats, si l'on n'y eût porté remède.

---

(1) Volume in-8°. Paris, chez Pillet aîné, rue Christine, n° 15.

Suivons la marche des révolutionnaires dans ces trois pays, nous trouverons qu'elle se ressemble presque en tout point. Que fait Cromwell avant de se porter aux dernières extrémités contre son maître ? Il fait solennellement consacrer le principe de la *souveraineté du peuple*. En France, la reconnaissance de ce principe subversif précéda aussi l'abominable attentat du 21 janvier. Dans ces deux royaumes, le trône fut miné dans ses fondemens, et lorsqu'il s'écroula, les monarques périrent avec lui. La constitution espagnole portait dans son sein les mêmes germes : elle aurait produit les mêmes fruits. La souveraineté du peuple, déjà passée en principe, reposait encore comme un glaive dans le fourreau : il ne fallait qu'un Cromwell ou un Robespierre pour l'en faire sortir. Et quelle est la crise publique de laquelle ne surgissent pas des monstres de cette espèce !

Les trois révolutions ont montré la même fureur contre les hautes classes qui avoisinent le trône, et servent en même temps à son éclat et à sa défense. La noblesse fut dénaturée en Angleterre, abolie en France et paralysée en Espagne. Les démagogues ont toujours senti qu'elle était par sa nature l'alliée des rois, et qu'avant d'arriver à eux, il fallait la réduire à l'impuissance. Partout ils ont commencé à désarmer cette protectrice des trônes, tantôt en employant la ruse, tantôt les caresses : ils n'ont levé le masque que lorsqu'elle a eu les mains liées.

Les trois monarques infortunés, trompés sur les vœux de leurs peuples et sur le but des meneurs, ont aussi montré la même confiance et le même aveuglement. Avec une résolution plus ferme, ils auraient pu, dès le principe, détruire les factions qui les menaçaient ; mais ils hésitèrent sur les partis à prendre ; l'horreur de voir répandre le sang de leurs sujets, leur sécurité dans la majesté royale, les firent rester dans l'inaction ; ils attendirent les événemens avec trop de grandeur d'âme. L'audace populaire aug-

menta avec la honté des monarques. On leur imposa des ministres qui, loin de les servir, contribuèrent à les affaiblir, en laissant enlever une à une les prérogatives du trône. Des traîtres se glissèrent dans les conseils des souverains, et leur arrachèrent des concessions honteuses; enfin, dans les trois royaumes, les révolutionnaires, s'étant arrogé de fait la distribution des emplois, se mirent à la tête de tous les honneurs, de toutes les places, de toutes les administrations, comme ils étaient déjà à la tête de tous les partis et de tous les crimes.

Les souverains de l'Europe demeurèrent toujours tranquilles spectateurs de la chute de Charles I<sup>er</sup>; mais qu'auraient-ils pu faire contre une nation défendue par les mers, et animée alors d'un enthousiasme aussi honteux que terrible? Ils n'auraient pas plus réussi que les rois qui s'armèrent, il y a trente ans, pour sauver Louis XVI. En France et en Angleterre, les esprits avaient été préparés de longue main pour une révolution: combien l'esprit de l'Espagne est différent! Ce peuple, encore tout plein de sa religion et de ses vieilles mœurs, est essentiellement monarchique; l'inquisition, dont on a tant exagéré les mauvais côtés, l'avait conservé vierge des principes démocratiques, en empêchant la circulation des livres corrupteurs qui ont empoisonné presque toute l'Europe: aussi, lorsque les cortès mirent leurs desseins à découvert, on vit la Péninsule se soulever d'horreur et d'indignation; toute l'Espagne devint une Vendée, et salua nos soldats comme des libérateurs.

J'aurais pu pousser ce parallèle plus loin; mais le lecteur le trouvera, avec tous ses développemens, dans l'ouvrage qui m'en a fourni l'idée. L'auteur l'a écrit en 1822, au milieu des Espagnols, et il donne sur les derniers événemens de ce pays des notions très-intéressantes qu'on chercherait vainement ailleurs.



## L'ENTRÉE DES FRANÇAIS A MADRID.

Le peuple, qui partout fait sonner ses louanges,  
Le nomme de sa joie et l'objet et l'auteur,  
Son ange tutélaire et son libérateur.

CORNEILLE.

« Hier fut aussi un bien triste jour, Melchorita.... As-tu entendu comme le canon faisait trembler le plomb de nos vitres étroites? Je me suis mis à la fenêtre : car toi, tu ne quittes plus ton fauteuil. C'est sur le peuple qu'ils tiraient. Des hommes couraient en parlant de vengeance, car ils disaient qu'on avait tué leurs femmes ; des femmes éplorées fuyaient en emportant dans leurs bras leurs enfans tout sanglans ! »

Melchorita leva la tête.

« Oui, les enfans aussi, dit-elle... : rien n'est à l'abri de leurs coups... Ils font bien, du reste... : ces enfans seraient des Espagnols un jour ; ils grandiraient avec la haine des oppresseurs de notre roi que Dieu garde, et de sa sainte religion... Ils les tuent, ce sont des ennemis qu'ils s'épargnent. »

Jéronimo sourit.

« Avant que leurs bras soient en état de soutenir une épée, *los nigros*, Melchorita, auront rendu compte à Dieu de leur méchantes actions. Tout s'arme pour les détruire ; le chef intrépide qui, malgré le règne de nos oppresseurs, n'a point quitté les environs de Madrid, s'est avancé hier jusqu'à la porte d'Alcala... On parle d'alliés redoutables... »

« Les Français... » dit Melchorita.

« Les Français ! » L'Espagnol fronça le sourcil et regarda une vieille épée suspendue à son chevet... Il baissa la tête.

« Qu'ils viennent ! qu'ils viennent ! » s'écria la vieille femme en arrêtant ses regards sur le crucifix de l'appartement « Leur Dieu est notre Dieu ; ils ont retrouvé leur roi... Qu'ils nous rendent Ferdinand... et je les bénirai comme des libérateurs ! »

Le vieillard s'était approché du lit... Il décrocha l'épée et souffla la poussière qui couvrait sa poignée.

« Elle était plus brillante, dit-il, quand, à Vittoria... »

Melchorita l'interrompit.

« Elle fut vaillamment tirée contre ceux qui étaient alors les ennemis du roi et de l'Espagne ; mais aujourd'hui, où sont-ils ces

ennemis... ? Jérónimo, sais-tu ce que je voudrais voir là, à côté de cette arme... ? »

« L'épée de mon fils ? » dit le vieillard.

La pauvre mère murmura en sanglottant le non d'Antonio.

« Ils l'auront arrachée de ses mains défaillantes... ils l'auront brisée... C'est un aspect odieux pour des traîtres, l'épée d'un brave soldat tirée pour défendre son maître ! Les miliciens n'ont jamais pardonné au sabre d'un garde du roi. Tout est là : le reproche et la punition de leur félonie ! »

« Ce sont ceux-là qu'il faut maudire, qu'il faut détester, dit la femme, et non ceux qui viendraient... »

« Antonio nous sera rendu ! ses fers auront été brisés par celui-là qui combat, le fouet et le crucifix à la main. Melchorita, Antonio nous sera rendu... »

« Antonio, mon pauvre Antonio ! je n'espère plus le bénir... Hier, l'un des cierges qui brûlent devant la sainte protectrice de notre famille s'est éteint quand je priais pour Antonio, mon pauvre Antonio... ; et il y a, le soir, quand je veux m'endormir, le son d'une guitare sous nos fenêtres qui joue si tristement les airs qu'il préférait, que je répète : Je ne pourrai plus bénir Antonio, mon pauvre Antonio ! »

Elle pleurait encore.

« Ecoute, Melchorita, dit tout à coup le vieillard : certainement voici encore quelque chose de nouveau ! Les cloches sonnent comme au jour de nos fêtes, et la foule... Entends-tu ces cris ? »

« *Vive le roi !* Regarde, Jérónimo, regarde ! L'on crie : *Vive le roi !* dans la rue. »

« O ma femme, ma femme ! C'est tout le peuple qui se précipite... Ce sont des femmes aux fenêtres... Elles applaudissent... elles pleurent... Ce sont des larmes de joie aujourd'hui... Et ces régimens qui arrivent ! je ne me trompe pas... cette tenue brillante, cette démarche guerrière... »

« Ce sont les Français ! » s'écria Melchorita.

« Ce sont les Français, » dit le vieillard en faisant un mouvement pour s'éloigner.

« Regarde, regarde, Jérónimo... n'ont-ils pas le drapeau blanc ? »

L'on criait dans le moment : *Vive le duc d'Angoulême ! vivent nos libérateurs !*

« Le duc d'Angoulême ! entends-tu, Jérónimo ? c'est un parent de notre Ferdinand... c'est un Bourbon aussi... »

« *Vivent les Bourbons !* » s'écria l'Espagnol en se découvrant et en se remettant à la croisée.

« *Vivent les Bourbons !* » répéta la malade en se soulevant à moitié sur son fauteuil.

« Quels régimens , quels soldats ! » disait le vieillard avec un air d'envie. « Ils répétaient que la France n'avait plus d'armée... Comme ils nous ont trompés ! »

Il prit un air plus satisfait.

« Voici des Espagnols , continua-t-il , il y a des Espagnols avec eux. Voici deux bataillons... Melchorita , c'est de la garde de notre bien-aimé souverain. »

« La garde royale , » s'écria la pauvre mère en joignant ses mains. « Grand Dieu , si... »

« Voilà un jeune soldat... O ma femme , si tu le voyais... ! Il regarde encore nos croisée... Ce sont bien certainement des signes qu'il me fait... Il est sorti des rangs... Le voici entré chez nous... »

L'on montait précipitamment l'escalier. La porte s'ouvrit.

« Ma mère ! mon père ! »

« Antonio ! »

« Mon fils ! »

Le vieillard , après avoir pressé son fils dans ses bras , alla reprendre son épée.

« Il faut la mettre ailleurs , dit Melchorita. »

Le vieillard pleurait encore. Une larme tomba sur la lame à moitié tirée.

« Non , dit-il , elle peut rester là... Qu'elle y reste avec cette trace de reconnaissance ! Tous les jours je la verrai , et je ne pourrai plus que bénir et qu'aimer ceux qui l'ont fait couler. »

*Le vieux Dragon.*

---

## L'INTENDANT LIBÉRAL,

OU FRAIS D'ÉTABLISSEMENT D'UN PATRIOTE.

Ayant voyagé jusqu'ici pour le compte du comité directeur , mon voisin n'avait pas encore songé à s'établir , et

se contentait de loger dans les hôtels garnis ; quand les affaires de ses commettans l'appelaient dans la capitale , ce qui n'était pas du tout commode , la police la plus inquisitoriale ayant constamment les yeux ouverts sur ces sortes de maisons. Son nom avait déjà été prononcé dans deux ou trois conspirations ; mais le bonheur avait voulu qu'on ne saisît pas ses papiers , et mon voisin ne s'était pas trouvé autrement compromis.

Cependant il commençait à se lasser de sa profession ; cet état précaire et périlleux , quoique rendu supportable par de petites gratifications extraordinaires et par quelques opérations de bourse assez heureuses , ne pouvait convenir long-temps à une âme aussi indépendante , aussi fière , aussi libre. Il saisit donc la première occasion favorable pour y renoncer.

Mu par les sentimens les plus patriotiques et les plus généreux , il avait versé , dès qu'il apprit que les hostilités étaient commencées dans la Péninsule , le fruit de ses économies sur un corsaire espagnol , pour l'armement duquel un de ses intimes amis avait obtenu des cortès une lettre de marque. La chance fut prospère : deux petits bâtimens français chargés de la fortune d'une trentaine de commerçans de notre nation furent capturés ; on partagea les prises ; mon voisin obtint un lot fort considérable : le voilà riche , très-riche.

Ainsi nanti , il s'est empressé de donner sa démission de *commis voyageur*, en retirant toutefois d'honorables certificats , et se proposant bien de servir toujours , mais alors pour et par lui-même , les intérêts de la cause libérale. La fortune a développé son ambition ; il n'est point de carrière qu'il ne se croie ouverte : dans deux ans il en aura quarante ; il sera peut-être député , député de la gauche , bien entendu , et alors . . . .

Pour y arriver , il faut s'établir , avoir un train de maison , se faire connaître. C'est à quoi mon voisin a

songé. Il s'est adressé à un homme plein d'intelligence, qu'il appelle son intendant, et qui lui a remis un devis des choses indispensables au citoyen qui se propose de jouer un rôle populaire et *patriotique*. Voici à peu près en quoi consiste ce devis, élevé sur les bases les plus économiques.

#### *Logement.*

Il convient de demeurer dans une maison de belle apparence, qu'on aura soin de faire bâtir dans un quartier élégant : je dis faire bâtir, parce que c'est un moyen déjà d'exercer un certain patronage sur les architectes, les maçons, les charpentiers, etc. On y occupera l'appartement du premier, composé d'une petite chambre à coucher, d'une moyenne salle à manger et d'un immense salon qui puisse contenir, à certaines époques, tout ou partie de ce que la France renferme de plus *honorable*.

#### *Ecurie.*

Quatre chevaux, une calèche, un cabriolet ; mais surtout une bonne chaise de poste toujours en état : on ne sait pas ce qui peut arriver, et il faut, dans l'occasion, pouvoir décamper sans retard.

#### *Cuisine.*

Un cuisinier cordon bleu, et un officier qui sache faire les petits gâteaux et le punch, les estomacs radicaux s'accommodant à merveille de ces deux friandises. Trois dîners par mois : un pour le *commerce*, un pour l'*industrie*, le troisième pour la *petite propriété*.

#### *Cave.*

Prendre les vins chez le ministre de la Rapée. C'est un homme utile dans un moment d'élection : il saute comme un cabri par-dessus les barrières, et ne se fait pas prier pour voter en faveur de ses pratiques.

#### *Ameublement.*

Le meuble doit être tricolore. Secrétaire à double secret.

*Tableaux et Gravures.*

Tous sujets puisés dans l'histoire de la *liberté* et de l'*indépendance* : la *Prise de la Bastille*, la *Journée du 10 août*, le *Serment du Jeu de Paume*, et surtout la *Séance du 4 mars 1823*.

*Portraits.*

Ceux de tous les ennemis du despotisme, quels qu'ils soient, et, par conséquent, celui de Buonaparte, celui du duc d'Otrante, de M. Et\*\*, de Pépé, de Quiroga, de Man\*\*, de Riégo, de Mina, et du sergent Mercier.

*Bibliothèque.*

L'Almanach des vingt-cinq mille adresses, les *OEuvres de Gosse* et les *Ermites en prison*.

*Abonnement aux journaux.*

Il convient de ne s'abonner qu'à deux ou trois, nous savons les quels. Accorder une petite subvention, en forme de charité, au *Pilote*.

*Objets d'agrémens.*

Location de quelques loges dans l'année pour les représentations au bénéfice de la *liberté*, et pour les pièces de quelques auteurs particuliers. Envoyer à tour de rôle un certain nombre de souteneurs à *Sylla*, *Régulus* et autres ouvrages de fonds.

*Aumônes et Souscriptions.*

Affecter une petite somme pour assister les infortunés condamnés pour cris séditieux, les malheureux écrivains détenus à Sainte-Pélagie, et pour encourager les éditions Touquet. Ce sont autant de titres au surnom glorieux de protecteur des lettres.

*Domestiques.*

Il convient d'en avoir six, y compris un palefrenier. Ils devront savoir parfaitement le service; on les dressera aux triomphes de la *chaise à porteur*, et à crier propre-

ment *vive la Charte !* sur les boulevarts. Ils seront employés au besoin à assommer des gendarmes et à lapider des missionnaires.

Tel est l'aperçu des dépenses nécessaires à l'établissement d'un *patriote*.

---

## VARIÉTÉS.

*Attila, ou le Fléau de Dieu*; par M. de Beaunoir. Paris, chez B. Mondor, éditeur, boulevard du Temple, n° 43.

Depuis que madame de Genlis a remis à la mode les romans historiques, de nombreux écrivains ont voulu mêler leurs fictions aux vérités de l'histoire, et embellir le récit d'événemens réels par d'ingénieux accessoires, d'amusantes inventions. Nous commençons cependant à respirer. L'écrasante supériorité de Walter Scott semblait avoir découragé le commun des auteurs. L'Écossais, à la fois peintre, moraliste et historien, était un modèle bien difficile à suivre; son astre devait faire pâlir la plupart de nos étoiles littéraires. Voilà cependant que M. de Beaunoir, connu par sa comédie philosophique de *Fanfan et Colas*, et plus encore par sa femme, à qui l'on doit des ouvrages estimables, s'est mis un beau matin dans la tête de publier à son tour un roman historique. C'est sur la fin de sa carrière que cette idée lui est venue, et l'on s'en aperçoit en parcourant son livre. Le caractère d'Attila, pour être convenablement tracé, demandait un pinceau ferme et vigoureux. M. de Beaunoir l'a peint quelquefois avec énergie, mais trop souvent ses forces l'ont trahi. C'est d'ailleurs un imprudent ami qui lui a conseillé d'appeler le romantique à son aide. Il est des armes difficiles à manier; elles blessent lorsqu'on ne sait pas s'en servir. On peut en dire autant de certains genres de style et surtout du romantique: dans ce genre, quand on n'est pas sublime, on est ridicule.

M. de Beaunoir a de l'érudition. Il a fait de curieuses recherches , et s'il se fût contenté de réunir , de lier les faits , et de dérouler ainsi toute la vie de cet Attila qu'on s'est trop habitué à regarder comme un barbare , son livre eût obtenu sans doute un plus grand succès. Quand il raconte , on lit avec intérêt son récit ; mais lorsqu'il invoque la magie , et découvre à son héros , à travers les siècles à venir , les destinées de la France jusqu'à la chute de Buonaparte , ses tableaux deviennent confus ; on a peine à le suivre , et il est impossible de se rappeler un mot de ce qu'on a lu. Si le grand Homère sommeillait quelquefois , il est bien permis à M. de Beaunoir , presque octogénaire , de s'endormir la plume à la main ; mais on est fâché qu'il ait fait un mauvais rêve. Tel qu'il est , cependant , le roman d'*Attila* a mérité d'être lu , et tout en remplissant mon devoir de critique , je désire qu'il trouve des lecteurs. Ce livre ressemble assez aux gens pour lesquels , à la première vue , on se sent peu d'inclination , et qu'on juge plus tard moins défavorablement. Je me suis impatienté aux premières pages : j'ai lu ensuite jusqu'au bout. L'âge de l'auteur commande l'intérêt , et cet homme de cour qu'un quatrain a , dans sa vieillesse , conduit à l'Académie , n'aurait peut-être pas fait *Attila*.

---

### LES LETTRES VENDÉENNES.

Une ère d'illustration commença pour la Vendée à l'époque de 1793. M. le vicomte Walsh a entrepris d'en raconter les moindres circonstances. Tous les souvenirs religieux et monarchiques qui se rattachent au pays fidèle , sont classés avec autant d'ordre que de soin et de goût dans les *Lettres Vendéennes*. (Tel doit être , nous a-t-on dit , le titre d'un ouvrage dont nous réclamons la prompte mise au jour.) Bien des personnages illustres ont péri

dans la Vendée, et la  *pierre de mémoire*  ne s'élèvera jamais sur leurs fosses délaissées. L'ouvrage de M. Walsh sera pour eux un monument et plus glorieux et plus durable.

Bien des actions héroïques ont été faites dans la Vendée, et grand nombre d'entre elles sont restées jusqu'à présent dans un oubli complet. M. le vicomte Walsh en a fait une recherche exacte; il ne cite pas une bourgade qu'il n'accompagne aussitôt son nom du récit des événemens heureux ou malheureux dont elle a été le théâtre. Enfin la Bretagne, qui a si puissamment secondé les efforts du Poitou et de l'Anjou, n'est point oubliée dans les  *Lettres Vendéennes* . Le dévouement des Bretons, la courageuse hospitalité qu'ils exercèrent, et l'affreux désastre de Quibéron, ont inspiré à M. Walsh des pages pleines d'éloquence et de sensibilité.

Une teinte profondément chrétienne et monarchique règne dans tout l'ouvrage; plusieurs de ses parties portent l'empreinte d'une douce mélancolie. Et où ce sentiment trouvera-t-il donc place, sinon dans le cœur de l'homme vertueux qui médite à l'aspect du noble pays où succombèrent tour à tour Bonchamp, Lescure, d'Elbée, Cathelineau, Larochejaquelein, Charette, et tant d'autres héros royalistes, jusqu'au vertueux Suzannet, jusqu'à l'autre Larochejaquelin, jusqu'au jeune Charette, l'héritier du courage comme du nom de son oncle immortel, et comme lui, victime de son inviolable fidélité?

Plusieurs passages des  *Lettres Vendéennes*  ont été applaudis (1) dans les salons de la capitale, et d'augustes suffrages se sont unis à ces applaudissemens mérités. En voilà assez pour déterminer M. le vicomte Walsh à se

---

(1) On en a cité dans  *la Foudre* , sous le titre de  *Lettres inédites* . On peut se rappeler les lettres sur  *le Loroux* , sur  *la ferme de la Haute-Rivière* , où est mort le fidèle Suzannet.

rendre promptement aux vœux des royalistes vendéens et bretons, qui réclament la publication de son ouvrage.

---

## REVUE DES THÉÂTRES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. *Virginie* et *Cendrillon* se partagent l'honneur d'attirer la foule à l'Académie royale. Nous avons déjà donné à MM. Desaugiers et Berton les éloges que mérite leur bel ouvrage. Mesdames Branchu et Grassari, MM. Dérivis et Nourrit fils, font applaudir leur chant et leur jeu dans ces deux ouvrages.

On annonce *Lasthénie*, opéra en un acte, dont la musique est attribuée à l'auteur du *Muletier*. Nous aimons à croire que les deux poèmes ne sont pas du même auteur.

SECOND THÉÂTRE FRANÇAIS. Une tragédie de Walstein, qui avait obtenu les suffrages des littérateurs les plus distingués, a été lue dernièrement au comité de ce théâtre. Un dialogue ferme et naturel, des caractères bien tracés, et une action pleine d'intérêt, n'ont point trouvé grâce aux yeux de cinq des dix membres du comité. Il serait malheureux pour l'auteur et pour le théâtre que ce jugement fût sans appel.

On va reprendre, à ce théâtre, *le Tambour nocturne*, comédie très-gaie de Destouches, réduite en trois actes.

VAUDEVILLE. L'activité la plus louable règne toujours à ce théâtre. Directeurs, auteurs, acteurs, tout le monde y rivalise de talent et de zèle. Le public, qui le voit bien, les en dédommage par sa présence et ses applaudissemens. La petite pièce représentée avant-hier sous le titre du *Déjeuner d'employés* avait attiré beaucoup de monde. C'est un tableau qui ne manque ni de vérité, ni d'esprit. La première partie a mérité et obtenu de nombreux bravos, la seconde a été trop rigoureusement traitée, ce qui a détruit l'équilibre. Avec de légères corrections, l'ouvrage peut se relever et fournir une carrière honorable. Il a d'ailleurs été fort bien joué par Lafont, Guillemin, et surtout par Cossard, qui est une fort bonne acquisition.

VARIÉTÉS. *Le Précepteur dans l'embarras* est une pièce charmante, comme il en apparaît de temps en temps au théâtre des

Variétés, et qui y maintiennent la vogue. L'esprit dont elle abonde et l'ensemble parfait avec lequel elle est jouée garantissent à cette aimable production un succès durable, et à ce théâtre de nouveaux élémens de prospérité. M. Melesville est l'auteur de ce joli vaudeville.

GYMNASE. — Les acteurs de ce théâtre, accoutumés à de nombreux applaudissemens, viennent d'en obtenir qui doivent les flatter beaucoup plus que tous ceux dont ils ont été l'objet jusqu'ici. Appelés par une faveur particulière à contribuer à la fête brillante donnée à Saint-Cloud, par S. A. R. madame la duchesse de Berri, à l'occasion de la fête de notre jeune Henri, ils ont joué, devant la plus auguste assemblée, plusieurs ouvrages de leur répertoire et un petit à-propos dont tous les spectateurs ont apprécié la grâce et l'excellent esprit. MM. Scribe et Peirson y ont placé avec bonheur et talent les scènes les plus touchantes, les sentimens les plus français. Tout le monde était ému, et les témoignages les moins équivoques de la satisfaction ont prouvé aux deux auteurs qu'ils avaient été aussi spirituels chansonniers que fidèles interprètes des vœux et des espérances de tous les témoins de la fête. Rien n'a manqué d'ailleurs à son éclat. Et pouvait-elle ne pas enchanter tous les cœurs? la présence d'un prince adoré, les grâces et l'affabilité d'une princesse chérie, l'aimable sourire des deux enfans, idoles de la France, y présidaient et en faisaient le plus bel ornement.

---

On assure que le dialogue suivant a eu lieu à bord du vaisseau amiral qui est dans ce moment en vue de Cadix.

*L'amiral français.* Qu'alliez-vous faire à Ceuta lorsque mes bâtimens légers vous ont arrêté à la sortie de la rade.

*L'officier espagnol.* Lorsque je suis tombé entre vos mains, général, j'allais à Ceuta faire préparer une salle pour les cortès.

*L'am. fran.* Mais savez-vous que si vos cortès parviennent à se sauver de Cadix, je les poursuivrai jusqu'à Ceuta.

*L'off. esp.* Nous en sommes bien convaincus; mais alors nos seigneurs les cortès, par amour pour la liberté iraient tenir leurs séances dans le désert de Zara.

*L'am. fr.* Quoi! au milieu des tigres et des lions?

*L'off. esp.* Si vous aviez été à Séville le 11 juin, général, vous seriez convaincu que les cortès ne redoutent pas des tribunes composées de bêtes féroces.

*L'am. fr.* Je le crois; j'ai vu la convention nationale.

---

## ÉCLATS.

L'illustre *Hunt* a juré dernièrement que, pour punir sir Robert Wilson de ne s'être pas fait tuer dans son pèlerinage radical, il se *boxerait* avec lui. Il ne sera donc pas dit que ce fameux guerrier sera revenu d'Espagne sans *se battre*.

---

Les Cortès sont sauvées, elles ne mourront pas de faim. Un chimiste patriote vient de leur révéler le secret de la soupe économique. Il ne leur manque plus pour la faire, que deux bagatelles, du pain et de l'eau.

---

Si l'on en croit le *Journal de Paris*, le bataillon des *hommes libres* a été rudement frotté par nos troupes dans la dernière sortie de Barcelonne. Nous déplorons bien sincèrement le sort de ceux de ces honnêtes gens qui ont été blessés dans l'action, et, si nous étions dans une position aussi *patriotique* que le *Journal de Paris*, nous nous empresserions de proposer l'admission de ces *héroïques Français* à l'Hôtel royal des Invalides.

---

Certain petit journal, enfant illégitime du *Constitutionnel*, s'était permis une insulte contre les gardes du corps da

Roi. Trois de ces messieurs se sont transportés au bureau de la feuille jacobine, et ont imposé aux rédacteurs une rétraction qui a dû leur faire verser bien des larmes. Ces rédacteurs affirment dans leur numéro du 18, qu'ils estiment messieurs les gardes du corps, et qu'ils n'ont jamais entendu insulter des jeunes gens qui défendent avec bravoure la royauté et la légitimité; *Wilson, Pépé* et *Quiroga* ne reculent pas mieux.

---

Qui n'a pas admiré l'héroïsme du colonel don Joseph Mirallès, allant détacher d'une des portes de Lérida la tête de son malheureux père? Le *Pilote* a passé sous silence ce trait d'un courage surnaturel. Nous présumons que c'est par l'horreur que lui inspirent les hommes qui font ainsi des trophées avec les têtes de leurs semblables. Tout le monde connaît l'humanité du *Pilote*.

---

Le sieur Kœchlin, condamné comme calomniateur par la cour royale, a, dit-on, été très-applaudi en sortant de l'audience. Cela prouve une grande amélioration dans les mœurs des claqueurs à gages. Ils n'étaient ordinairement occupés que le soir dans nos salles de spectacles : ils viennent de trouver un moyen de mettre à profit leurs journées. Nous ne saurions trop les en féliciter, car l'oisiveté est la mère de tous les vices.

---

Le trop spirituel *Miroir* fit, naguère, un charmant article sur l'amarante. C'était un bois commun, c'était une plante inutile, une méchante couleur. Que sais-je ! Les abonnés du *Miroir* demandent à grands cris la suite dudit article.

---

Le propriétaire du *Courrier Français* se trouvait à l'audience où a été condamné M. Kœch\*\*. Attendri en voyant

son collègue recevoir les marques les plus bruyantes de l'*admiration générale* : « Regardez, s'écria-t-il, tous ceux « qui l'applaudissent sont autant d'*amis des lumières* ! » Cele est vrai, lui répondit un assistant, car je les vois tous les soirs *sous le lustre*.

---

Un journal racontait il y a quelques jours qu'informés que M. Man\*\* devait passer dans une ville pour aller prendre les eaux ( lisez *les douches* ), plusieurs jeunes patriotes, qui se proposaient de lui donner une sérénade, voyant arriver une voiture, l'avaient déjà entourée, et préludaient à leur concert par les cris de *Vive Manuel*, lorsqu'un jeune officier s'en élança furieux et dissipa le rassemblement à coups de plat de sabre. Nous concevons la colère de ce militaire. On éprouve toujours de la *répugnance* à être estimé moins qu'on ne vaut.

---

La maladie de Mina s'est singulièrement aggravée. L'affaire du *Pont du Roi* l'a convertie en une fièvre chaude des plus dangereuses, et son médecin vient d'écrire au *Constitutionnel* qu'il n'en fallait plus rien espérer, à moins d'une *heureuse révolution*.

---

Les abonnés du *Pilote* se sont réunis avant-hier en assemblée extraordinaire pour prier M. le rédacteur en chef de ce journal nocturne, d'être plus économe de mauvaises nouvelles, attendu que l'un d'eux était mort de joie la veille en lisant les sinistres *on-dit* qui s'y trouvaient accumulés.

---

Le jour de Saint-Henri, fête de S. A. R. Mgr. le duc de Bordeaux, on a chanté sur le théâtre du Vaudeville de jolis couplets, dont les auteurs sont MM. Ramond et Ledoux, chansonniers qui ne négligent aucune occasion de

célébrer nos princes légitimes. Ces couplets étaient d'autant mieux placés à ce théâtre, qu'on parle toujours de lui donner le titre de *Théâtre royal des enfans de France*.

---

*Avis.* — Les journaux descamisados français qui porteraient encore assez d'intérêt au général Donnadiou pour désirer savoir ce qu'il est devenu, sont invités à s'adresser à leurs correspondans de *Martorel* et de *Molins del Rey*; qui sont à même maintenant de leur donner de ses nouvelles.

---

*Ils n'en sortiront pas* : romance de circonstance, à plusieurs voix, paroles de M. le général F\*\*, mises sur l'air de la Tragala ou de la Carmagnole *ad libitum*, se trouve chez tous les marchands de musique libérale.

---

#### *Extrait des Petites-Affiches de Cadix.*

Il a été égaré dans la ville plusieurs membres de l'*assemblée nationale*. Récompense honnête à qui les retrouvera. Voici leur signalement actuel : Cheveux hérissés, yeux hagards, nez *allongé* et *dents longues*.

---

#### ÉPIGRAMME.

Ton bain est brûlant, pauvre sot,  
 Tu n'y saurais tenir en place :  
 Jettes-y les vers de Tissot.  
 Il sera bien vite de glace.

---

#### ANNONCES.

La gravure, représentant les derniers momens de S. A. R. Mgr le duc de Berri, vient de paraître. On reconnaît dans la compo-

sition du tableau le beau talent de M. Fragonard ; ce talent, qu'il a déjà fait briller d'une manière si avantageuse, n'est pas démenti par cette production, qui doit le faire encore mieux apprécier. La gravure a été confiée à Girardet, et il est à regretter qu'il ait terminé ses jours avec son ouvrage, laissant évanouir les espérances que les arts devaient encore fonder sur lui. Nous ne saurions trop louer ces deux grands artistes du caractère qu'ils ont su donner à chaque figure. Les regards du prince expriment ce courage et cette résignation qui n'ont pas abandonné un instant le petit fils de Henri IV, trop semblable à son aïeul. Le roi contemple avec effroi les maux que doit accumuler sur la France ce terrible attentat : MADAME, les yeux levés au ciel, semble lui demander si le sang des Bourbons n'a pas assez coulé ; et l'épouse infortunée du prince est partagée entre l'idée du malheur qui va la frapper et de l'espoir qu'elle porte en elle, pendant que M. Dupuytren tenant le bras du prince cherche quelques restes de cette vie qui lui échappe. Enfin la douleur de tous les personnages est si éloquente, qu'il faut s'étonner que le burin l'ait rendue aussi exactement.

Les éditeurs s'occupent en ce moment de faire graver la naissance de Mgr le duc de Bordeaux. Dire que le tableau est de M. Fragonard, et qu'il est confié au burin gracieux de M. Tignon, c'est faire de cette entreprise le plus bel éloge.

Se trouve chez les éditeurs, rue des Juifs, n° 24, et chez M. Laurent, graveur, rue Neuve-des-Mathurins, n° 20.



On vient de mettre en vente, chez Chaumerot jeune libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 189, le 4<sup>e</sup> volume de *la Collection épistolaire des Femmes célèbres du siècle de Louis XIV*, suivi des *Souvenirs de madame de Caylus* ; pour faire suite aux Lettres de mesdames de Sévigné, Maintenon, de Deffant, Lespinasse, et Duchatelet ; accompagnées de Notices biographiques et de notes explicatives. Nous avons déjà annoncé que le prix de la souscription à cette collection épistolaire, formant 10 vol. in-12 est de 25 fr.

---

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET, RUE SAINT-HONORÉ, N° 315.